

Jean Arcelin

Fulgurance de matière et lumière

Il a créé un univers pictural à sa mesure, ou plutôt à sa « démesure » : sa quête insatiable d'espace et de lumière est la clé de son œuvre vibrante qui repose sur une gestuelle rapide et spontanée, associée à une prise de risque permanente tant dans le choix des sujets que leur interprétation. Chaque tableau est un voyage imaginaire, intemporel, dont les accents baroques s'imbriquent dans une modernité troublante.

« Pour faire naître le sentiment de mouvement et de vitesse, il faut que le coup de pinceau soit incisif mais l'acte réfléchi ! »

L'Altana après la pluie.
2017. 114 x 146 cm



Portrait

Jean Arcelin est né à Paris en 1962. Après des études à l'école Charpentier, et après avoir obtenu une licence d'histoire de l'art en Sorbonne, il développe en autodidacte une œuvre singulière en dialoguant avec les maîtres anciens qui développent son goût pour la peinture des XVII^e et XVIII^e siècles. Utilisant toutes les références, ne se privant, à l'image des baroques, d'aucun effet, il fait voyager le spectateur dans des lieux majestueux ou surannés. L'espace est donc un des mots clés de cette peinture vivante exécutée d'un geste rapide et spontané.

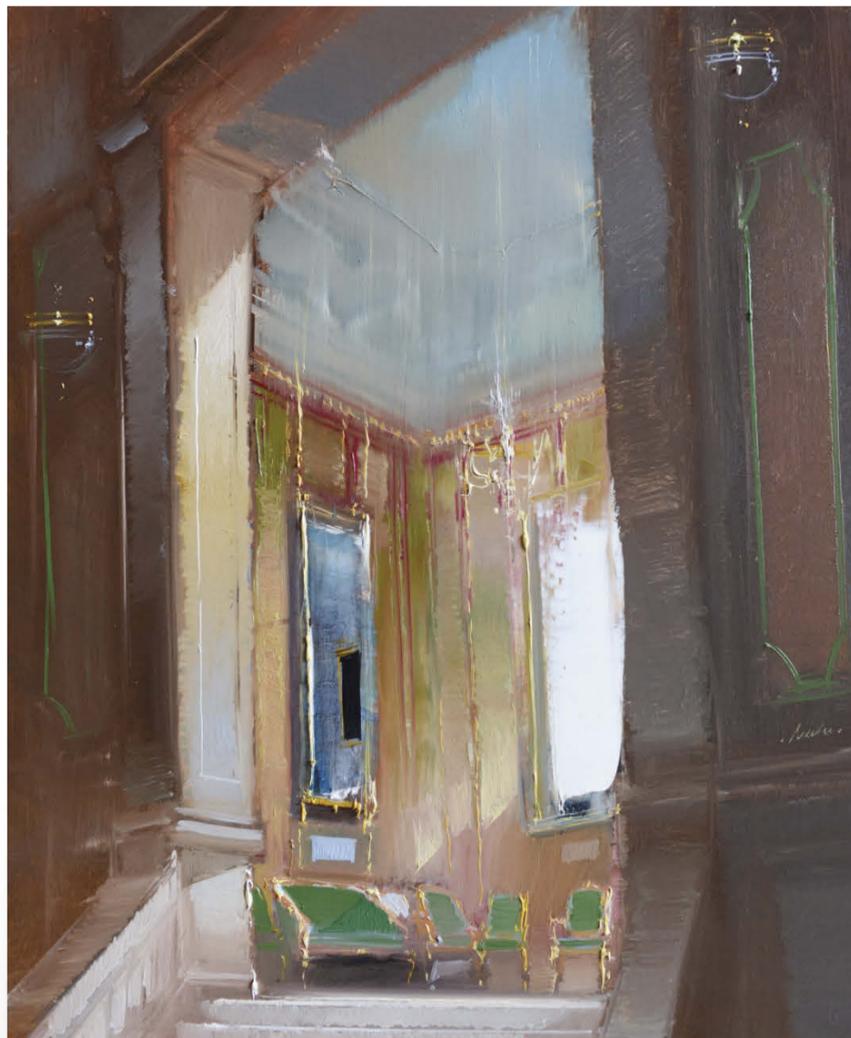
jean-arcelin-peintre.fr

Son atelier

C'est au niveau de la porte d'Asnières, au 7^e et dernier étage d'un immeuble cossu, que Jean Arcelin règne en maître sur un atelier comme on n'en fait plus. Passé la porte d'entrée, un sabre monte la garde sur un vaste espace auquel la hauteur sous plafond confère une certaine noblesse. De haut en bas, des tableaux accrochés les uns au-dessus des autres à la façon du XIX^e siècle, des portraits mêlés à des scènes de genre, laissent planer l'ombre d'un Hubert Robert, même si Jean Arcelin ne cache pas son admiration non plus pour Tiepolo. « La peinture selon moi commence avec Titien, qui la libère de la contrainte de ligne et de forme au profit des textures, où l'on sent poindre cette demi-pâte aux accents lumineux. Les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles italiens et français, les artistes des Lumières, sont fondateurs. La peinture gagne progressivement en autonomie jusqu'à cette période que j'affectionne tant du baroque tardif, où une véritable liberté domine. Tiepolo reste mon dieu en peinture et avec lui cette exploration créatrice qui s'incarne dans la fraîcheur de tons, la liberté des courbes et



Alcôve. 2014.
116 x 81 cm.
Collection particulière



Radioscopie d'une palette



« Je suis plutôt un peintre du "froid" mais nombre de mes collectionneurs aiment l'Italie et les couleurs chaudes. Au fil des années, j'ai pu remarquer que ma palette

s'était considérablement éclaircie, que par conséquent elle avait gagné en séduction. Mais je ne suis pas à proprement parler un coloriste. Pour moi, ce sont les valeurs qui prévalent. Ma couleur fétiche demeure le blanc de titane, que l'on retrouve souvent au centre de mes compositions.

Je n'ai pas de palette définitive, ni préconçue, je travaille avec les 7 couleurs de l'arc-en-ciel, plus ou mois chaudes ou froides. Pas de marques de préférences non plus : Talens, Rives, Van Gogh...

En revanche, j'ai abandonné la qualité extrafine. D'une part du fait de son prix, vu la consommation que j'en fais, mais aussi pour une question de rendu car sa charge pigmentaire est, à mon goût, trop dense, trop saturée. Ayant déjà un penchant à "pousser" chromatiquement mes mélanges, à forcer volontairement les rapports de tons, parfois à la limite de leur dissonance, je préfère la qualité dite "fine", qui me permet de me prémunir d'une certaine vulgarité, même si j'avoue parfois flirter avec le "kitsch". J'ai recours par exemple à une teinte or qui me permet de traiter les boiseries. »

des contrastes forts... Je me souviens de cette grande rétrospective qui lui fut consacrée dans les années 1990 à Paris; ce fut pour moi un véritable choc. » Contre les murs reposent des tableaux, pour certains encore frais. Là, des caisses entrouvertes laissent entrevoir des toiles vierges qui attendent de monter sur un grand chevalet dressé au milieu de la pièce. En guise de mobilier, un petit bureau en bois précieux sur lequel repose un lecteur CD d'où s'échappent les notes d'un concerto de Paganini. Un autre virtuose... Sur la droite, baigné d'une douce lumière, le plateau d'une desserte n'est plus qu'une immense palette stratifiée de couches de peintures à l'huile, à force d'être grattées au couteau. Le parquet sombre, maculé d'éclaboussures colorées, atteste d'une activité quotidienne intense. Une odeur d'huile de lin et de cigarette froide flotte dans l'air ambiant comme le temps, ici, en suspension. Seule la vue plongeante et vertigineuse, à travers la grande fenêtre panoramique, nous ramène au XXI^e siècle. À l'extérieur, Paris s'agite : travaux de la future ligne de tramway, buildings en construction, crissement de pneus, sirènes stridentes... Assis dans son fauteuil directoire, dos tourné au capharnaüm, Jean Arcelin semble avoir pris de la hauteur. Le contraste entre le monde extérieur et intérieur est saisissant, à l'instar des aplats de matière qui exaltent les couleurs posées dans le frais, dans une forme d'urgence contenue. Il contemple ses tableaux dont certains attendent un dénouement. L'instant propice pour que l'artiste, à son tour, se raconte un peu.

Un peintre érudit

Jean Arcelin cohabite et peint avec les maîtres d'autrefois, petits et grands. Sa passion pour l'histoire de l'art et plus largement pour la littérature se manifeste à travers des centaines d'ouvrages de référence qui sont rigoureusement rangés sur des étagères.

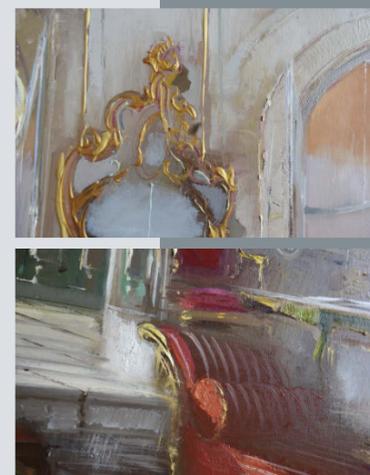
La lecture, c'est sa façon de voyager. Elle l'aide par conséquent à se renouveler, tout comme le dialogue avec les maîtres lui permet de se ressourcer. Jean Arcelin ne cache pas, par ailleurs, son attirance pour la période du baroque tardif où la peinture, selon sa propre analyse, gagne en autonomie, où la « jubilation de la peinture pour la peinture » s'affirme avec une grande liberté tant dans la couleur, le choix des sujets que par le geste.

« La couleur en tant que telle n'existe pas, il n'y a que des rapports! »

Mon travail à la peinture à l'huile repose sur une grande simplicité de moyens. Des tubes de couleurs et de l'huile de lin, de l'essence de térébenthine, des brosses et quelques couteaux à peindre. Mes gestes sont spontanés, j'engage un corps-à-corps avec le tableau. Pas de croquis préparatoires, pas d'esquisses, juste quelques grandes masses mouvantes d'où naîtront des formes. Je dessine dans la couleur. Pour mes effets de matière, j'emploie tout simplement de la farine ou du café moulu plus ou moins finement que j'incorpore à la pâte – mais chut, c'est un secret! Je travaille dans le frais et demi-frais. De simples cure-dents ou le manche de mon pinceau me servent à griffer la surface de ma toile.

Le Grand Miroir

2018. Huile sur toile,
146 x 97 cm



MATIÈRE

La peinture à l'huile offre des jeux de matières inégalés dont j'aime à dire que l'on n'en maîtrise que 50%. J'affectionne son côté charnel, sa sensualité, son élégance.

Le tableau s'anime par la gestuelle que j'imprime en déposant chaque touche, chaque aplat. Tout est dans les rapports de tons et de matières, les séquences que j'ordonne : opaque/transparents, mat/brillant, lisse/en pâte, lumineux/sombre.

Tableau à la loupe



COMPOSITION ET PERSPECTIVE

J'ai opté pour un format vertical, suffisamment grand pour que je me sente à l'aise. Ce choix confère au miroir, baroque à souhait, son caractère majestueux. Je l'ai placé au centre de la composition. Sa base coupe en deux le tableau et forme une croix avec le balustre extérieur. Le tableau est ainsi divisé en trois parties égales dans sa hauteur. Seule l'oblique de la méridienne en velours rouge vient rompre cette verticalité et invite le regard à s'intéresser, dans un second temps, aux arrière-plans silencieux. Astuce : je me sers d'une équerre pour tracer certaines lignes droites dans la couleur, qui charpentent ainsi ma composition. Ma liberté s'exprime finalement dans un carcan. Il faut aussi de la rigueur!

LE SUJET OU LE POUVOIR DE L'IMAGINATION

Vestiges du passé, grandeur et décadence, silence vertigineux, lumière sublimée voire surnaturelle... j'aime créer l'illusion de lieux intemporels sortis tout droit de mon imagination. Un fantôme, un souvenir, une lecture marquent souvent le point de départ du tableau. Dernièrement, un roman d'Henri de Régnier m'a littéralement plongé dans le Venise du XIX^e siècle. Avec l'expérience, je sais qu'il est difficile d'être fidèle à son imagination. Plus que d'une retranscription, je parlerais d'une évocation. On ne peut pas tout mettre dans un tableau. L'œuvre a sa propre autonomie et ses exigences.

LUMIÈRE

Je fais venir une lumière de fin du jour par la baie située à gauche, sa diagonale découpe en éclats des éléments du décor qui sont ainsi mis en exergue, comme le rouge éclatant du fauteuil à droite. On suppose que c'est une soirée d'été puisque les fenêtres sont ouvertes, prétextes à des jeux de transparences traités en fines couches. Les auvents sont matérialisés par deux masses d'ocre dégradées, de valeurs moyennes, qui répondent à l'horizontalité des immeubles en arrière-plan, renforçant ainsi la théâtralité du ciel gris-mauve.

Son parcours

« Rien ne me destinait à épouser une carrière de peintre. Certes, j'ai toujours dessiné étant gosse et j'ai dû réaliser mon premier tableau à l'âge de 8 ans. J'ai ensuite étudié l'histoire de l'art mais sans être véritablement conscient que je pourrais, à mon tour, tenter de créer une œuvre. Arrive le moment où il faut bien faire quelque chose de ses 10 doigts ! L'idée germe progressivement en moi. Il m'a fallu du temps, d'autant qu'à mes débuts je pensais que tout avait été fait, qu'il n'y avait plus vraiment d'espace d'expression possible pour un jeune peintre, qui plus est figuratif. Les sirènes de la mode étaient tournées vers l'art "contemporain", l'abstraction semblait s'essouffler, Bernard Buffet se faisait déjà vieux et Cremonini proposait, avec talent, une forme de semi-abstraction, une déformation du réel, en quelque sorte. Dubitatif, je courbais l'échine sous le poids stylistique de mes aînés, des "ismes" comme je les désigne, tous ces mouvements stylistiques – impressionnisme, fauvisme, etc. – que j'aimais fut un temps mais dans lesquels je ne me retrouvais pas nécessairement. Au risque d'enfoncer une porte ouverte, avec l'arrivée de la photo en 1840, le fameux calotype puis le daguerréotype, la peinture allait perdre de son pouvoir, bientôt le scandale n'arriverait plus par elle. Delacroix, Courbet, Corot, Renoir, et bien d'autres, allaient s'y intéresser, voire l'intégrer dans leur démarche. La peinture est morte, vive

« Modulations, transparences, fondus, aplats, la peinture à l'huile offre un registre très riche pour qui poursuit un dialogue avec la lumière. »



Rémiscences Vénitiennes.
2012. 114 x 162 cm.
Collection particulière

la peinture ! Le déclic, pour moi, s'est finalement produit en découvrant le peintre Américain Edward Hopper dans les années 1980, alors qu'il était encore méconnu en France. Un beau livre feuilleté au hasard dans une librairie de Saint-Germain, et Hopper m'apparut comme un chemin de traverse. Il était encore possible de peindre son quotidien, d'en restituer une autre réalité, à travers son propre prisme mais avec une technique vieille de plus de 600 ans que d'aucuns attribuent à Van Eyck... Seul le vocabulaire et le propos changeaient. Son univers silencieux, parfois un peu angoissant, ne manquait pas de m'interpeller. Son écriture dépouillée, son sens de la narration, sa capacité à nous inviter dans son monde, singulier, me touchaient. Hopper me donna en quelque sorte confiance. Avec des tubes de peinture à l'huile, des brosses et une toile, aussi dépouillé que soit ce matériel, il était donc possible d'être soi, avec sa propre histoire et ses références, de retranscrire sa vérité. Depuis ce jour, je n'ai cessé de peindre.

À mes débuts, mes tableaux étaient sombres, je puisais mes sujets dans le monde urbain dans lequel j'évoluais : néons, phares de voitures, immeubles contemporains. Je ne m'interdisais rien, peignant de nuit comme de jour. J'expérimentais les techniques en les repoussant dans leur retranchement : aquarelle, craie, pastels à l'estompe (à la façon de Manet, que j'ai beaucoup aimé), aérosol, acrylique... Je me suis formé seul, par tâtonnements, même si je n'aime pas beaucoup le qualificatif d'"autodidacte".

Galerie de portraits. 1995.
116 x 89 cm.
Collection particulière



On porte un héritage et les musées sont là pour répondre à nos questionnements. C'est la peinture à l'huile qui s'est finalement imposée à moi. Elle est, à mon sens, la quintessence des médiums. Son spectre de possibilités est immense, ses qualités physiques indéniables pour qui sait en tirer parti. Sa profondeur pigmentaire, sa ductilité, sa solidité à l'épreuve du temps ne souffrent pas la comparaison. Modulations, transparences, fondus, aplats, le tout combiné, offrent un registre très riche pour qui poursuit un dialogue avec la lumière, l'essence même de la peinture, non ?

J'ai par ailleurs une approche très simple quant à mon utilisation de la peinture à l'huile. Je la véhicule avec de l'huile de lin crue, peu siccative il est vrai, mais qui n'a pas son pareil pour conserver son éclat. La question du temps de séchage dont on fait souvent grand cas m'est assez subalterne car je travaille principalement dans le frais, voire le demi-frais, pour poser quelques reprises et rehauts. Lorsque les dimensions du tableau ne me le permettent pas – certaines de mes toiles ont atteint les 4 mètres et je ressens à nouveau un appétit pour les grands formats –, j'en débute un autre afin de laisser le soin au temps de faire son œuvre. » ■

Sa pratique : une démarche « très spontanée »

Souvent on me demande d'expliquer ma peinture. C'est une question difficile qui, par ailleurs, fait l'objet de mon enseignement. Mes nouveaux élèves sont dubitatifs lorsque je leur annonce que je n'ai pas de méthode à proprement parler. Ma démarche est en effet très spontanée, au même titre que la conduite du tableau est gestuelle. Même si j'ai bien entendu un projet en tête, c'est le tableau, l'interaction de la matière et des couleurs relayées par la magie de l'huile qui sont force de proposition. Je suis à l'écoute, disponible, dans ce qui s'apparente avant tout à un dialogue. Il y a bien sûr des règles à ne pas transgresser comme la composition et l'adéquation au format, la maîtrise essentielle du dessin même s'il est sous-jacent, l'équilibre des valeurs, ou si vous préférez la répartition des masses claires et foncées dans l'espace. Mais à mon avis, l'essentiel est ailleurs, dans la relativité même des choses. J'apprends avant tout

à mes élèves à essayer, à oser, à prendre des risques, au besoin à contourner les règles. À ne pas trop avoir de respect non plus pour son propre travail.

Je m'explique : même après avoir passé 15 heures sur une toile, je tombe parfois sur une impasse... Aussi m'arrive-t-il de racler mon support avec la lame d'un

couteau avant d'aller savourer un thé ! Je fais quasiment deux fois plus de tableaux qu'il n'en sort de mon atelier. Même après trente années de pratique, je ne détiens

pas la vérité. En revanche, les tableaux que je présente me plaisent tous infiniment. C'est cette exigence et cette capacité à se remettre en question que je tente d'enseigner à mes élèves, qui par ailleurs me sont fidèles. Il est vrai que la route est longue et périlleuse ! Je me méfie de toute forme de virtuosité, même si d'aucuns me prêtent cette disposition, peut-être du fait de ma capacité à m'emparer de n'importe quel sujet avec une facilité apparente – dixit la fermeté du dessin sous-jacent –, à le transposer avec une liberté gestuelle qui pousse parfois aux frontières du lyrisme. Rubens était un virtuose ! Quoi qu'il en soit, il faut être attentif à pas tomber dans une forme de facilité, au risque de se singer soi-même, *a fortiori* quand, comme moi, on peint beaucoup. Comme Balzac, je travaille pour l'argent, indépendamment du plaisir que j'éprouve à peindre au quotidien. Je dois faire vivre une grande famille !



Effet sicilien. 2012.
150 x 150 cm.
Collection Gérard Depardieu

Pratique
des
Arts

À voir sur le web



Extrait de « Jean Arcelin,
le peintre des éléments »
Par Valère Trocquet
(Rêvons c'est l'heure productions)

Flashez ce QR code
ou tapez l'adresse dans votre navigateur :
www.pratiquedesarts.com/videoHS46/K

A fresco. 2017.
Huile sur toile,
60 x 73 cm.
Galerie 26, Paris,
collection particulière



Saint Germain.
1993. 50 x 120 cm
Collection particulière

